

« Rouleaux, livre, tables »

מוצש"ק פרשת משפטים - 6 février 2016

Seoudat Hodaa offerte par la famille Alimi

Le Midrash Rabba sur *Shemot* dit : מלמד שהיו בידם מגילות שהיו משתעשעים בהן משבת לשבת. Cela enseigne qu'en Egypte, les Bné Israël avaient en leur possession des *meguilot*, des rouleaux, avec lesquels ils jouaient de Shabbat en Shabbat.

Moshé Rabbenou avait négocié avec Pharaon un jour de congé hebdomadaire, en lui expliquant que c'était son intérêt, parce que sans cela, ses esclaves allaient s'épuiser. Pharaon a cédé, et Moshé a fixé ce jour-là le Shabbat. Chaque semaine, le jour de Shabbat, les Bné Israël « jouaient » avec ces rouleaux, ces *meguilot*, où il était écrit que Hakadosh Baroukh Hou allait les délivrer.

Quand les Bné Israël ont demandé (par l'entremise de Moshé) à s'en aller pour servir Hashem, Pharaon a bien entendu refusé et leur a demandé de cesser d'accorder de la valeur à ces paroles qui annonçaient leur délivrance. Il leur a également supprimé le jour de repos qui leur permettait d'étudier ces rouleaux ; les Bné Israël ont donc été contraints de travailler le Shabbat à nouveau.

David Hamelekh dit : לולי תורתך שעשעי אז אבדתי בעניי, si je n'avais pas eu Ta Torah pour jouer avec elle, j'aurais été complètement perdu (*Tehilim*, 119, 92). On dit même de Hakadosh Baroukh Hou qu'Il joue avec le Leviathan (*Tehilim* 104, 26 et traité *Avoda Zara* 3b). Donc le jeu n'est pas quelque chose de négatif. Que veut dire ici jouer avec des rouleaux ?

Jouer avec des textes, c'est laisser son imagination s'emparer de ce qui est dit. Prendre le texte et en faire un hypertexte.

D'où viennent ces *meguilot*, qui les a écrites ? Comment sont-elles arrivées aux mains des Bné Israël en Egypte ?

Personne ne donne de réponse certaine. Rav Ya'akov Kamenetsky, dans son ouvrage *Emet leYaakov*, propose une solution. D'après lui, ces *meguilot* contenaient le *mizmor shir leyom hashabbat*, le psaume que nous récitons le Shabbat. Curieusement, ce texte ne comporte aucune mention du Shabbat, mis à part le premier verset. Le thème de ce

mizmor, c'est : להגיד כי ישר ה' , « dire que Hashem est droit ». Il n'y a jamais d'injustice dans ce qu'Il fait. Mais a priori, ce n'est pas lié au Shabbat.

Le deuxième sujet, c'est le ספר הברית / *sefer habrit*, le livre de l'alliance dont on a parlé dans parashat *Mishpatim*.

C'est un livre, un *sefer* que Moshé Rabbenou a écrit. Rashi dit qu'il contenait tout le livre de *Bereshit*, le début de *Shemot* jusqu'à *Matan Torah* et aussi les halakhot, les lois données aux Bné Israël à Marah, avant *Matan Torah*. Rashi considère en effet que tout ce passage de parashat *Mishpatim* a eu lieu avant *Matan Torah*. D'autres commentateurs comme Ramban ne sont pas d'accord, mais Rashi tient ainsi.

Enfin, il y a les לוחות / *lou'hot*, les tables. Ce sont les tables de pierre sur lesquelles Hakadosh Baroukh Hou a gravé les dix paroles, les '*asseret hadibérot*, qui sont d'une certaine façon un résumé de la Torah dans son ensemble. Rav Saadia Gaon a écrit une explication complète de la manière dont les mitsvot dérivent des '*asseret hadibérot* ; le minhag sépharade est de lire ce texte l'après-midi de Shavouot.

LES ROULEAUX

Une *meguila* est un rouleau. Le contenu est complètement différent entre la *meguila* d'Esther, la *meguila* de Ruth, la *meguila* de Eikha... Le mot *meguila* donne une indication sur la forme : cela a la forme d'un rouleau. Tout ce que nous savons des *meguilot* que les Bné Israël étudiaient en Egypte, c'est qu'on y trouvait l'idée de liberté. Et aussi le fait qu'ils jouaient avec. Jouer avec un texte, en tirer tout ce que l'on peut y découvrir, analyser chaque nuance, s'interroger sur ce qu'il dit et sur ce qu'il ne dit pas, c'est le travail de la Torah orale, la *Torah shebe'al pé*. Ainsi, la *meguila* d'Esther, nous la travaillons exactement comme on le fait avec les versets de la Torah, alors qu'il s'agit d'un texte écrit par Esther et Mordekhaï.

Il y aussi un lien avec le Shabbat. A l'époque, ils avaient obtenu un jour de congé, c'était un premier pas. Le travail apparaît pour la première fois dans la Torah comme sanction après la faute d'Adam Harishon, qui devait travailler la terre pour avoir de quoi manger. Alors qu'en Egypte, les Bné Israël peinaient pour accomplir des tâches qui ne servaient à rien, dont aucun résultat n'était attendu. On donnait aux faibles un travail qui convenait aux forts, et aux forts un travail qui convenait aux faibles. Les Egyptiens ne souhaitaient pas que ce soit efficace, que cela produise le moindre résultat. Ils voulaient juste aliéner les Bné Israël.

D'où viennent ces *meguilot* ? Personne ne sait vraiment, comme si elles ne venaient de nulle part. Cela fait penser au *karpass* que l'on mange au début du seder de Pessa'h, cette mise en appétit pour la liberté qui ne vient de nulle part. Pourquoi faut-il se mettre en appétit ? Lorsque Moshé Rabbenou est allé demander la libération des Bné Israël, non seulement Pharaon n'a pas accédé à sa requête, mais il a imposé un tour de vis supplémentaire en alourdissant leur charge de travail. Leur situation s'est donc aggravée à la suite de l'intervention de Moshé, qui a été initiée par Hashem. A cause de cette aggravation, les Bné Israël se sont mis à crier, à réclamer la liberté, et ont été exaucés ; c'est ce qui les a sauvés. Après 210 ans en Egypte, ils ne savaient plus ce que signifiait la liberté. L'idée même de liberté aurait complètement disparu sans ces rouleaux avec lesquels ils jouaient de Shabbat en Shabbat. Hashem leur a donc donné cette possibilité de retrouver un appétit pour la liberté.

Nous disons dans la Haggada que nous avons été libérés par Hashem Lui-même, sans aucun intermédiaire. C'est-à-dire que la *guéoula* ne résulte pas d'un processus compréhensible par l'homme. La liberté ne viendra ni par la révolution, ni par la guerre, ni par un changement de dynastie ou une intrigue de palais... Cela va arriver, mais on ne peut pas dire comment, on n'en a aucune idée. Même après que nous sommes sortis d'Egypte, rien n'est dit sur la manière dont nous sommes sortis. La Torah parle de ce qui s'est passé juste avant et de ce qui s'est passé juste après ; mais à propos de la sortie proprement dite, rien ne peut être dit.

Cette mise en appétit pour la liberté est donc le fait d'Hashem. Le jour de congé hebdomadaire leur a permis de penser la liberté. Pour pouvoir penser, il ne faut pas être aliéné.

LE LIVRE

Le deuxième point, c'est le *sefer*, le livre. La racine du mot *sefer*, on la retrouve dans *sipour* : le récit. On a vu que les rouleaux étaient caractérisés par leur forme. Pour le *sefer*, peu importe la forme, c'est le fond qui compte. Si l'on suit Rashi, ce *sefer* qu'a lu Moshé Rabbenou à la fin de parashat *Misphatim* contient l'histoire fondatrice du Klal Israël, à savoir le livre de *Bereshit* et le début du livre de *Shemot*. Cela évoque le premier Rashi de la Torah, qui pose la question de savoir pourquoi la Torah commence par le récit de la Création, et non par la première mitsva donnée en Egypte, au début du livre de *Shemot* justement. Et de répondre en citant le Midrash : כה מעשיו הגיד לעמו, Hakadosh Baroukh Hou a raconté la force de Ses actions à Son peuple. Le verbe *higuid* désigne un récit qui fait vivre la chose, c'est la racine du mot Haggada. Le soir du seder, nous devons nous considérer comme étant véritablement en train de sortir d'Egypte, et nous manifester

comme tels (כאילו הוא יצא ממצרים) selon la version du Rambam).

Le *sefer* contient cette histoire fondatrice. Hashem nous a dévoilé כח מעשיו, la force de Ses actions, cela comprend toutes les potentialités de l'histoire ultérieure. Le récit de la Création, la vie des Avot nous permettent de donner du sens à ce qui se passe ensuite.

Donc les rouleaux (caractérisés par leur forme) nous parlent de liberté, tandis que le *sefer* (où c'est le fond qui importe) donne les clés pour comprendre notre histoire.

Dans le texte de parashat *Mishpatim*, on voit que le peuple dit נעשה, « nous ferons » après avoir écouté les paroles de Moshé, et dans un deuxième temps, Moshé prend le *sefer*, le lit à leurs oreilles, et le peuple répond נעשה ונשמע, « nous ferons et nous entendrons ».

Le Netsiv explique cette séquence ainsi. Hakadosh Baroukh Hou exige que l'on s'occupe de Torah et de 'avoda. Mais on sait que le monde repose sur trois piliers : Torah, 'avoda et *guemilout 'hassadim*. Il manque le dernier. De manière quelque peu optimiste, le Netsiv dit que l'on n'avait pas besoin de le mentionner, car il est naturel de faire du 'hessed – à la fois chez les Bné Israël et chez les nations. Quand Moshé leur a parlé, les Bné Israël ont donc répondu נעשה pour la Torah et la 'avoda, car ces deux éléments sont spécifiquement juifs. La deuxième partie concerne les grands d'Israël, dit le Netsiv. On peut faire *guemilout 'hassadim* parce que cela nous apparaît logique, mais un niveau supérieur consiste à le faire *leshem shamayim*, uniquement parce que cela nous est demandé par Hashem. Pour cela, Moshé a pris le *sefer* et en a expliqué le contenu aux Bné Israël, en particulier la vie des Avot, qui agissaient uniquement pour accomplir la volonté d'Hashem. C'est pourquoi la Torah insiste sur le fait qu'il a lu le *sefer* « à leurs oreilles », il fallait bien que le peuple intègre ce message. נעשה ונשמע signifie alors : nous allons agir sans que cela dépende de notre humeur, de notre mode de pensée... uniquement parce que cela nous est demandé par Hashem.

LES TABLES

Ensuite viennent les *lou'hot*, les tables. Dans les *lou'hot*, on a le fond et la forme à la fois. Le fond, c'est cette écriture qui était gravée de part en part, inséparable du support. Ce qui est écrit, c'est bien sûr la Torah écrite. Mais cette Torah écrite est un sédiment de la Torah orale. Moshé Rabbenou a en effet reçu toute la Torah oralement et de manière compacte. Elle sera déployée à la façon d'un éventail. En ce sens, la Torah écrite apparaît bien comme un sédiment de la Torah orale plutôt que comme une source de celle-ci.

Dans un *sefer Torah*, une lettre qui serait écrite sans qu'il y ait du blanc tout autour rendrait l'ensemble non kasher (par exemple si la lettre est écrite tout en bas). Le noir doit

être entouré par du blanc. Dans les *lou'hot*, c'est le contraire : la forme émerge du fond, c'est la lettre qui donne la forme (en étant gravée). La gravure est l'écriture la moins libre qui soit. Quand on écrit, il est possible d'effacer. Quand on grave, il est possible de trancher le support pour éliminer la partie écrite, il restera un support plus fin que l'on pourra graver à nouveau. Mais quand l'écriture est gravée de part en part, on ne peut plus rien faire, la lettre fait corps avec le support. Et pourtant, de manière paradoxale, *'Hazzal* enseignent que la liberté, c'est ce qui est gravé sur les *lou'hot*. Car les Bné Israël, avant d'accepter la Torah, avaient accepté ce *sefer*, ce livre lu par Moshé Rabbenou contenant l'histoire fondatrice du Klal Israël avec toutes ses potentialités.

Prenons un exemple. La Guemara dit que lorsqu'il arrive quelque chose à quelqu'un, il doit s'interroger pour savoir ce que signifie cet événement. Si la personne a bien cherché et ne trouve pas de lien entre sa conduite et ce qui lui est arrivé, elle doit l'attribuer au *bitoul Torah*, au fait d'avoir négligé l'étude de la Torah. La plupart des gens entendent ici une forme de reproche : parce qu'on n'a pas assez étudié, on est puni. Le Gaon de Vilna dit que ce n'est pas le cas, il explique ainsi la Guemara : si l'on avait étudié plus sérieusement, plus profondément, on aurait compris le lien de cause à effet entre sa conduite et l'événement qui s'est produit. Les horizons que nous ouvre l'étude permettent de comprendre ce qui nous arrive.

Pour étudier sérieusement, il faut développer son imagination, ce qui suppose d'être dans une situation de non-aliénation. Nous avons pu jouer avec les rouleaux en étant esclaves parce qu'il y avait chaque semaine un jour de non-aliénation.

Pour nous aujourd'hui, le Shabbat a d'autres dimensions, c'est un avant-goût du *'olam haba*, au-delà du fait que nous ne travaillons pas. Le *'olam haba* a deux caractéristiques : c'est le monde de la jouissance, et on n'y travaille pas. De même, le Shabbat, nous concentrons toutes les jouissances possibles (le *'oneg shabbat*) et nous n'effectuons aucun travail, sur le modèle des travaux nécessaires à la construction du Mishkan (qui est un monde en miniature).

Dans les trois termes – rouleaux, livre, tables – apparaît une progression : la forme, le fond, et la forme et le fond réunis dans les *lou'hot*. La première nécessité, c'est d'être libre. Si l'on se dépend de quelqu'un d'autre, on ne peut être serviteur d'Hashem. A Pourim, nous ne chantons pas le Hallel, car il commence par cette injonction : « louez Hashem, serviteurs d'Hashem ». Esther était reine et Mordekhaï grand vizir, mais ils se trouvaient toujours sous l'emprise d'A'hashverosh, donc ne pouvaient pas se proclamer « serviteurs d'Hashem ». Il faut une vraie liberté pour servir Hashem.

La liberté, il faut se la donner, il faut travailler pour cela. C'est pourquoi les Bné Israël ont joué avec les rouleaux en Egypte. Etre vraiment libre, c'est un travail sans fin.